

Le choléra de 1832 : un artisan témoigne

Régis Corbin and Rénald Lessard

Volume 2, Number 1, Spring 1986

Autrefois, le commerce du livre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6500ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Corbin, R. & Lessard, R. (1986). Le choléra de 1832 : un artisan témoigne. *Cap-aux-Diamants*, 2(1), 38–38.

Le choléra de 1832: un artisan témoigne



Le choléra à Québec, par Joseph Légaré. Scène de nuit à Québec durant l'épidémie de choléra de 1832. Galerie nationale du Canada, Ottawa.

Au printemps de 1832, la population de Québec est en émoi. Des rumeurs alarmantes, accentuées par des rapports pessimistes provenant de Grande-Bretagne, laissent croire à l'imminence d'une épidémie de choléra. Les autorités suivent avec angoisse la progression de la maladie en Europe. Afin de diminuer les risques de contagion au Canada, elles établissent une station de quarantaine à la Grosse-Île et ouvrent des bureaux de santé.

Ville de près de 30 000 habitants, Québec est à cette époque un port très actif. Le commerce du bois est alors en pleine expansion. La capitale du Bas-Canada est également la porte d'entrée de milliers d'immigrants. En 1831, 50 000 d'entre eux débarquent, souvent dans un état pitoyable. Les mauvaises conditions d'hygiène à bord des navires favorisent l'éclosion d'épidémies meurtrières. Québec constitue donc, en 1832, un des lieux les plus susceptibles d'être touché par le choléra.

Malgré les mesures prises par les autorités, l'inévitable se produit en juin 1832. À l'automne, le Bureau de santé de Québec publie un bilan officiel faisant état, pour la ville seulement, de 3 451 décès. Dans l'ensemble du Bas-Canada, plus de 8 000 personnes seraient décédées des suites de l'épidémie.

Décrire l'atmosphère morbide de l'époque n'est pas facile. À Montréal, en juin 1832, un témoin raconte: «Montréal est dans un état difficile à dépeindre; il ne s'y fait plus d'affaires... Quand les amis se rencontrent, ils se font des adieux comme s'ils ne devaient plus se revoir. Jour et nuit, on voit des voitures qui portent des corps au cimetière; la tristesse et la terreur règnent sur tous les visages, et le spectacle continu de la mort et les pleurs et les sanglots de ceux qui ont perdu des parents ou des amis sont capables d'attrister les cœurs les plus insensibles...»

D'autres témoignages émouvants ont également été conservés. Toutefois, rares sont ceux qui proviennent d'un artisan. Le document reproduit avec cet article est exceptionnel à cet égard; il est de François Corbin, menuisier de Québec. Il témoigne bien de la gravité de l'épidémie et de ses conséquences.

Le nombre de décès indiqué se rapproche des chiffres officiels. Par cette missive, l'auteur vise à informer son correspondant de la situation de son entourage. L'heure est au bilan.

Né à Kamouraska le 14 avril 1777, François Corbin est fils de Guillaume Corbin et de Marie Dumont. Le 9 février 1808, il épouse Marie-Adélaïde Fiset à Québec. Il meurt dans cette ville le 22 mai 1850.

Le destinataire de la lettre est Guillaume Corbin (1775-1862), son frère. En 1832, il demeurait à L'Assomption depuis plusieurs années. Notons que le Girard mentionné dans la missive était Étienne Girard, beau-frère de François Corbin, décédé le 20 juin 1832.

Cette lettre est présentement en possession d'un des auteurs du présent article (Régis Corbin). Elle lui a été donnée par madame Philippe Landry, veuve de Théodore Corbin, arrière-petit-fils de Guillaume Corbin, destinataire de la lettre.

Régis Corbin

Rénéald Lessard

Québec, 25 Septembre 1832.

Cher frère

Nous avons été très charmé d'apprendre de vos nouvelles par la voix de Mr. Lesage qui nous a informé que vous vous portez bien, et je profite de cette occasion pour vous informer que nous sommes tous en bonne santé, et nous espérons échapper à la maladie régnante (Choléra Morbus) qui a fait de terribles ravages dans cette ville et à enlevé plus de trois milles personnes; ce pauvre Girard est mort de cette maladie il y a aux environs de deux mois; tu a peut-être appris la mort de ce pauvre Dupuis qui a eu lieu au commencement de l'hiver dernier.

Morin est venu nous voir 15 jours après que tu as été parti d'ici.

Je finis cher frère en te faisant nos meilleures compliments ainsi qu'à toute la famille; j'espère de pouvoir aller vous voir dans quelques temps. Adieu cher frère porte toi bien et crois moi pour la vie ton affectionné frère

François Corbin

N.B. Mon gendre et sa femme me prie de vous faire leurs assurances de respect.

Lettre de François Corbin à Guillaume Corbin, 25 septembre 1832. Archives personnelles de M. Régis Corbin.